



Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du XIXe siècle

29 | 2004
Varia

David Wright, *Mental disability in Victorian England. The Earlswood asylum 1847-1901*, Oxford, Oxford University Press, 2001. 244 p.

Nicole Edelman



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/721>

DOI : 10.4000/rh19.721

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2004

Pagination : 213-216

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Nicole Edelman, « David Wright, *Mental disability in Victorian England. The Earlswood asylum 1847-1901*, Oxford, Oxford University Press, 2001. 244 p. », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 29 | 2004, mis en ligne le 21 juin 2005, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/721> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rh19.721>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

David Wright, *Mental disability in Victorian England. The Earlswood asylum 1847-1901*, Oxford, Oxford University Press, 2001. 244 p.

Nicole Edelman

- 1 Ce livre, écrit par David Wright, professeur d'histoire de la médecine à l'Université Mc Master (Canada), est issu d'une thèse de doctorat ayant pour thème Earlswood, le premier asile pour « idiots » des pays anglo-saxons. C'est dans cet établissement charitable, situé au sud-ouest de Londres, que fut effectuée la découverte de la trisomie (« mongolisme ») par John Langdon Down (« Down's syndrome »). *Mental disability in Victorian England* s'appuie sur des sources nombreuses, dont les archives de l'asile – médicales ou non – constituent le cœur. Ces documents, aux contenus très divers, sont ainsi riches d'informations sur les patients, leurs familles, les souscripteurs et le personnel de l'asile. David Wright a ainsi pu lier l'origine sociale des enfants, leur situation familiale et les types de soins reçus à l'intérieur mais aussi à l'extérieur de l'hôpital. L'auteur met au jour l'importance de la famille qui, selon lui, joue un rôle central dans la prise en charge du malade. C'est elle qui identifie la maladie mentale, entoure l'enfant et aide (ou non) à sa réinsertion. De même, David Wright analyse la place et l'influence des souscripteurs qui participent à la sélection des patients admis dans l'asile qui sont loin d'être toujours des indigents. Il montre la diversité d'une population aliénée, la complexité de l'enfermement et son évolution dans un asile. En Grande-Bretagne comme en France, la séquestration est strictement encadrée par la loi. Promulguée en 1845 outre-Manche, cette loi contraint le directeur de l'asile à vérifier que la séquestration de l'aliéné s'est accomplie dans les formes légalement requises et qu'elle continue de même. Ce qui laisse de nombreux et divers écrits dont on ne retrouve pas tous les équivalents en France.
- 2 Par ailleurs, David Wright ajoute à ces archives asilaires d'autres sources. Les recensements décennaux de la population de l'Angleterre et du pays de Galles lui ont

ainsi permis de découvrir les adresses des centaines d'internés. En retrouvant leur origine familiale, l'historien a pu lier l'aliénation à un environnement précis, à la fois géographique, économique et social. Il montre la diversité des raisons qui conduisent à un internement : la pauvreté, la volonté de protéger une famille, le désir de se débarrasser d'un parent pénible. Par ailleurs, il inscrit pleinement l'objet de cette recherche dans la société victorienne d'une Angleterre en pleine industrialisation et dans la réflexion d'un monde médical qui cherche à comprendre les incapacités mentales.

- 3 David Wright précise ainsi des questions de vocabulaire. En Grande-Bretagne, la période victorienne use du terme « idiot » qui renvoie à une personne considérée comme souffrant d'une infirmité mentale depuis sa naissance ou depuis son plus jeune âge, donc à quelque chose d'acquis. Aussi le terme d'idiot est-il associé très souvent à enfant ou enfance : un enfant idiot ou imbécile, ce qui implique une infirmité mentale permanente. S'il se réfère au contraire à un état passager de folie, on trouve le terme de « lunatic », difficile à traduire : on peut hésiter entre « aliéné » ou « dément ». « Lunatic » est considéré comme une dénomination moins dure que celle de fou (« mad ») ou de cinglé (« crazy »). Pour clarifier cette distinction, on pourrait dire que les « lunatics » sont des individus raisonnables qui ont perdu la raison, les idiots sont des individus qui n'ont jamais eu de raison. Le terme de « lunatic » est ainsi utilisé lorsqu'il s'agit de fonder des asiles et de leur donner un statut ; la loi de 1845 s'appelle ainsi *1845 Lunacy Act*. Par analogie avec la loi française de 1838, on tendrait alors à traduire « lunatic » par « aliéné » mais l'usage du mot « insane », devenu le plus commun au XX^e siècle, existe aussi à l'époque victorienne. Il renvoie à ceux qui sont « incapables », c'est-à-dire qui ne peuvent diriger leurs propres affaires, qui ne jouissent pas de toutes leurs facultés mentales. Certes, on retrouve ce type de distinctions subtiles et importantes en France, en particulier dans la première moitié du XIX^e siècle : la nosologie de Philippe Pinel distingue l'aliéné qui peut disposer de sa raison à certains moments, ce qui permet le « traitement moral » en asile, de l'idiot qui est jugé incurable. On trouve, bien sûr, aussi les termes de fou et de dément.
- 4 David Wright rappelle les manières dont l'État britannique s'est soucié de ce monde de la folie. Comme partout en Europe, pauvres, indigents et fous furent longtemps mélangés. Dès les années 1840, certains *workhouses*, créés par la nouvelle loi sur les pauvres de 1834, commencent à séparer les idiots et les aliénés en lien avec l'émergence d'une nosologie aliéniste. Le *Lunacy Act* prescrit la construction d'un réseau d'asiles dans les comtés. Il définit trois types d'aliénés : les « lunatics », les idiots et les personnes qui ne jouissent pas de leur facultés mentales. Si les fous dangereux et les fous curables sont bien distingués, les idiots restent encore inclassables puisqu'ils ne sont ni l'un ni l'autre. Ils demeurent alors souvent dans les *workhouses*. C'est une des raisons pour lesquelles, le souci croissant de l'enfance au début du XIX^e siècle aidant, des asiles spécifiques pour ces enfants idiots sont créés. Ces établissements sont promus par un vaste mouvement charitable et philanthropique dont David Wright compare l'ampleur à celle qui sous-tendit la campagne pour l'abolition de l'esclavage.
- 5 Des médecins commencent à se rendre compte que les idiots sont perfectibles. Ces enfants peuvent en effet apprendre à lire et à écrire et même acquérir une certaine autonomie. Le Français Édouard Seguin, lui-même influencé par Itard, est un des initiateurs de cette découverte. En 1846, il publie sur ce thème un ouvrage, traduit en anglais en 1855. Il convainc un médecin suisse Jacob Guggenbuel qui crée une

institution de soins du crétinisme dans les montagnes de son pays. À son tour un médecin anglais, William Twining, est convaincu des possibilités d'améliorer la vie de ces petits enfants. Le mouvement est lancé : il vise à faire construire des asiles pour idiots non pour des raisons d'exigence légale mais grâce à la charité de donateurs philanthropes. David Wright en précise l'évolution et les modalités à travers l'étude de l'asile d'Earlswood. Le règlement de cet établissement est ainsi soigneusement défini. Chaque candidat à l'admission doit par exemple, être patronné par deux personnes respectables qui s'engagent à remettre l'enfant au terme de son séjour (cinq ans maximum, renouvelable cependant) dans sa famille. La direction de l'asile est élue par les souscripteurs.

- 6 David Wright montre aussi combien il est difficile de comprendre le choix qui préside aux soins donnés aux aliénés et de savoir les raisons pour lesquelles un enfant est mis en institution ou bien gardé dans sa famille. Les modalités de l'admission à l'asile d'Earlswood ont permis à l'auteur de rendre compte de la situation des familles d'enfants idiots : structure familiale, professions, lieu de résidence, durée du séjour en particulier. David Wright met ainsi à mal l'idée reçue selon laquelle les asiles publics ne recevaient que des patients indigents ou pauvres. Earlswood reçoit en effet un nombre significatif de patients payants (ce qui prouve aussi que la stigmatisation qui pèse sur l'internement diminue). À ce propos, l'auteur montre la nécessité pour certaines familles de confier provisoirement leur petit idiot à l'asile, lorsque, par exemple, le nombre d'enfants à charge devient trop important, ce qui, bien sûr, ne dure que quelques années.
- 7 Le nombre d'asiles d'aliénés augmente fortement en Angleterre pendant la période victorienne, passant de 300 en 1840 à 980 à la fin du règne de la reine Victoria en 1901. Les asiles pour idiots connaissent de même une forte croissance : Earlswood, construit pour 400 patients, est plein en 1866. Agrandi, il peut accueillir 600 malades en 1878 (avec quasiment deux fois plus de garçons que de filles). Le personnel employé y est donc important : hommes et femmes. Les métiers exercés sont beaucoup plus recherchés que les historiens ne l'ont dit jusqu'à présent : infirmières, domestiques, cuisinières pour les femmes. Nombreux sont les artisans parmi les hommes: on compte un grand nombre de corps de métiers recrutés. Ils sont aussi gardiens, venant souvent de l'armée, ou encore agriculteurs en nombre variable selon les saisons. L'asile pour idiots représente donc une opportunité de travail pour nombre de femmes et d'hommes des classes laborieuses. Ce type d'institution coûte donc cher. Sa survie financière est toujours sur le fil du rasoir puisqu'il ne dépend que de la charité de ses souscripteurs, toutes choses que David Wright étudie avec précision. Il analyse également l'éducation des idiots. Ces enfants sont dorénavant considérés par les aliénistes comme perfectibles et éducatibles. Il s'agit alors de leur apprendre à contrôler au mieux leur corps et ses mouvements, leur esprit devant, en conséquence, s'en trouver amélioré. Les idiots répètent donc à satiété des exercices : marcher, courir, sauter. Réciter des mots, des phrases, apprendre à reconnaître des lettres, chanter... Certains, incontestablement, progressent. On retrouve ce même type de soins, en France, dans un contexte laïc avec Louis Delasiauve dans son service de petites idiotes à La Salpêtrière et Bourneville à Bicêtre avec ses petits idiots (Wright ne cite cependant ni l'un ni l'autre).
- 8 L'idiotie, comme toute aliénation, est, en cette période victorienne, interprétée comme une maladie organique. Elle devient même pour certains une maladie héréditaire qu'il

faut éradiquer par l'eugénisme. Reproche que certains historiens ont fait au découvreur de la trisomie 21, auquel ils ont ajouté celui de racisme tandis que d'autres l'ont mis sur un piédestal à l'égal de Lister ou de Pasteur. David Wright revisite donc le parcours de ce médecin, John Langdom Down, en replaçant son discours dans son moment de théorisation. Il consacre ainsi un chapitre entier au « Down's syndrome ». Il souligne la longue vie de la classification ethnique à travers celle du terme de mongolisme, « mongolian idiot ». Le remplacement par « Down's Syndrom » ou « Down's Anomaly » proposé par Lionel Penrose dans les années 1950, n'eut d'ailleurs pas d'effet dans le monde francophone où la dénomination de « trisomie 21 » (ou même de « mongolisme ») continue de l'emporter.

- 9 Le dernier chapitre de l'ouvrage est centré sur le développement dans la deuxième moitié du siècle du nombre d'internés qui s'avèrent incurables. Le rêve de petites structures charitables de soins permettant de réellement soigner les patients prend fin. Les Anglais ont alors, à nouveau, à faire face à la complexité de la gestion des très nombreux idiots et imbéciles qui sont abandonnés dans les *workhouses*. C'est pourquoi la création d'un nouveau type d'institution qui se situe entre *workhouses* et asiles est décidée (ce qui pose une fois de plus le problème de la relation avec les médecins). En 1867, trois immenses lieux de séquestration autour de Londres sont créés pour accueillir ces populations. En France, Paris s'entoure aussi de quelques grands asiles : Sainte-Anne par exemple est ouvert à la même époque. Par ailleurs, on cherche à repérer les enfants idiots dans les écoles afin de les envoyer dans les asiles spécialisés et des écoles spécifiques. Pourtant l'approche libérale et philanthropique échoue et l'optimisme du début du siècle disparaît. L'idiot, enfant innocent des années 1840, laisse la place à l'imbécile des années 1880, danger social, aggravé par le soupçon d'héréditarisme et de dégénérescence.
- 10 L'histoire de la folie et de la psychiatrie appartient aux domaines les plus travaillés de ces dernières années dans le monde anglo-saxon, mais toutefois le XIX^e siècle demeure un parent pauvre de l'historiographie anglaise (comme française). Cette histoire recouvre un des domaines les moins consensuels tant conceptuellement que méthodologiquement. *Mental disability in Victorian England. The Earlswood asylum 1847-1901*, à la suite d'autres monographies écrites pendant les années 1980 sur des asiles irlandais, anglais et écossais, s'inscrit fermement dans une histoire sociale de la médecine.